

Le père Bernard TOLON est curé de l'ensemble paroissial de Mions, dans le Rhône.

Bernard TOLON

Un ministère quitté et retrouvé

En octobre 1941, je naissais dans une famille lyonnaise et chrétienne, influencée par le catholicisme social de Marc Sangnier et Marius Gonin¹. Très jeune, j'ai désiré être prêtre diocésain au service d'une Eglise ouverte et dynamique. C'est en rentrant au grand séminaire Saint Irénée à Francheville que je découvris le plaisir des études de théologie et d'exégèse biblique. J'ai été ordonné prêtre le 24 juin 1967 par Mgr Alfred Ancel, successeur du Père Antoine Chevrier, évêque auxiliaire de Lyon. Au cours des deux dernières années de séminaire, je connus un certain nombre de réformes qui se transformèrent en contestation. C'était l'époque du Concile Vatican II et bientôt du Printemps de Prague. Tout semblait possible au niveau religieux et politique.

J'ai vécu « Mai 68 » alors que j'étais en stage de formation dans la paroisse de Saint-Pierre à Saint-Chamond. J'allais avec une vieille moto Terrot vers la place du Peuple à Saint-Etienne, rencontrer les étudiants. Je vibraï à certains de leurs propos. Du côté des jeunes prêtres de la région Rhône-Alpes, une session eut lieu en juin 1968 à Chamrousse (Isère) où tout fut remis en question.

Pèle-mêle :

1. Le statut du prêtre, sa place dans les communautés chrétiennes, sa place dans la liturgie elle-même, son célibat obligatoire, son insertion dans la société civile, sa manière d'être rémunéré ;

2. La place de l'Eglise dans le monde et son système hiérarchique (pressentait-on déjà la désaffection de beaucoup de fidèles ?) ;

1. Marc Sangnier (1873-1950), journaliste parisien, occupe une place importante dans le mouvement de l'éducation populaire à travers les revues et mouvements qu'il a animés (en particulier le Sillon). Marius Gonin (1873-1937), journaliste autodidacte lyonnais, fonda les Semaines sociales de France (NdlR).

3. Les interrogations théologiques sur l'humanité du Christ, la paternité de Dieu (là où le père de famille cherchait une place dans une remise en cause du couple et de la famille elle-même), la mort de Dieu...

Ce mois de mai fut pour moi un appel à prendre la parole, une parole libératrice, diverse, multiple. Un appel à une liberté de créer ma propre vie sans le carcan des institutions. Un appel à construire un monde meilleur et une Eglise revenant à la source de l'Évangile. J'entrai dans ce vent de révoltes en me joignant aux théologiens et aux pasteurs qui avaient signé une lettre adressée aux évêques de France, intitulée « Echange et Dialogue », qui parut dans plusieurs journaux nationaux et régionaux dont *Le Monde* et *Le Progrès*.

Très rapidement les signataires se divisèrent, certains ne voulant pas s'embourber dans une contestation sans fond. Bien qu'inquiet, je faisais partie de ceux qui poursuivaient le combat. Je contestais l'Eglise, tout en voulant lui rester fidèle. Mais cette tension ne dura pas. Je voulais sortir d'un ministère où tout me semblait programmé, je cherchais à vivre une expérience humaine, affective et sociale.

A l'époque, les prêtres responsables de la marche du diocèse avaient peiné à mettre en place l'Action Catholique spécialisée. Ils se servaient de la structure pour imposer une nouvelle manière de voir, juger et agir au sein de l'Eglise. Tout cela paraissait un carcan à un certain nombre d'entre nous, jeunes prêtres. Où était l'Eglise que je voulais en perpétuelle recherche et création ? Je souhaitais une Eglise dans la diversité de ses membres et non dans une uniformité.

En septembre 1968, un certain nombre d'entre nous avions organisé un forum chez les religieuses franciscaines de Villeurbanne : un temps fort d'échanges libres et forcément contradictoires, des plus traditionnels aux plus progressistes. Ce forum fut désavoué par les autorités diocésaines. Don Lacan, théologien bénédictin, frère du psychanalyste, me dira plus tard : « les évêques n'ont pas su vous dire ce qui était possible ou non dans vos revendications ». Mon ancien professeur d'exégèse biblique, Mr. Roger Ricard, p.s.s., reconnaîtra qu'« il n'était pas facile d'être jeune prêtre en mai 68 ».

Avant de prendre la décision, que je croyais courageuse, de quitter le ministère, j'ai attendu juillet 1974. Je ne voulais pas demander ma réduction à l'état laïc : je refusais que l'Eglise s'imisce dans mon choix, mais aussi, j'étais encore dans le doute.

Je peux affirmer que cette remise en cause de l'Eglise et de mon ministère a été d'une grande violence. Elle s'est située dans un contexte bien déterminé et dans une recherche personnelle : Un prêtre pourquoi faire ? A quoi bon une église qui ne semblait pas répondre aux attentes du monde ?

Ce radicalisme autodestructeur a failli me perdre. Je me souviens que dans cette vague déferlante, je m'accrochais désespérément à la personne du Christ. L'héritage familial et l'apport de mes professeurs du séminaire m'ont permis aussi de ne pas sombrer. M'étant libéré, ou me croyant libéré, essayant de répondre à l'appel des événements de mai 68, je me suis retrouvé nu comme Job.

J'intégrais un petit appartement rue Juiverie à Lyon, tout en prenant mes distances. Pendant 27 ans, j'ai travaillé comme employé de soierie, animateur dans un centre social, surveillant de cantine, employé d'immeubles... L'enfouissement fut une réalité dure, mais toujours j'ai su privilégier les rapports humains - un peu de sel dans ces boulots. Je n'ai nullement cherché à gravir des échelons professionnels, par désillusion, par manque d'audace.

Après quelques années de rupture avec la vie liturgique, je repris le chemin des grandes fêtes religieuses. C'est ainsi que je montais la nuit de Pâques à Chalais, sans dire aux religieuses dominicaines qui j'étais. Mais j'attendais avec impatience ces quelques heures passées chez elles. Puis petit à petit je participais toujours incognito à la messe du dimanche, et allais prier au sanctuaire de Saint-Bonaventure. Chaque fois que je me déplaçais, j'emportais le livre des Psaumes, c'était mon chapelet.

Ce qui m'attachait aussi à l'Eglise, c'était trois amitiés. J'avais gardé un lien avec le Père René Gaillard, mon ancien curé, très respectueux de mon choix. Il était devenu moine bénédictin. Je le rencontrais chaque année. Et aussi Mr. Jean Alberti,

p.s.s., professeur au séminaire, puis à la catho, un juif errant, un maître à penser. Je le visitais deux fois par an. Enfin le docteur Paul Balvet, l'un des fondateurs de la psychiatrie moderne, passionné des psaumes qu'il a traduit et commenté - esprit libre, original, d'une culture et d'une intelligence remarquable, à la foi profonde, fut l'ami fidèle et patient.

Quand on travaille dans notre monde contemporain, soit on est tenté par le matérialisme ambiant, soit on essaie de donner sens à cette vie professionnelle. Le fait de retourner à la messe m'a permis de redécouvrir combien cette rencontre était essentielle. J'avais besoin et de beau, et de spiritualité, pour ne pas me laisser enfouir dans cette pâte humaine dévorante. J'ai mieux compris que je ne pouvais pas être enfoui dans le monde, sans laisser pénétrer le divin en moi. D'où l'importance de lieux comme Chalais, la primatiale Saint-Jean, Taizé, Boscodon... Toute ma culture chrétienne rejaillissait. Tous mes « anciens » me portaient.

Ainsi me suis-je construit dans cette tension entre l'humain et le divin.

Aujourd'hui curé d'un ensemble paroissial, je vis toujours cette tension, mais différemment. Après une longue marche dans le désert, je découvre la joie d'être prêtre diocésain au premier rang d'un monde à évangéliser. Pas toujours soutenu par une communauté où les chrétiens ont quelques scrupules à s'affirmer comme tels. Pas soutenu par un monde où l'athéisme paraît majoritaire dans les milieux influents. Heureusement encouragé par des fidèles lucides et une certaine soif de spiritualité qui semble se dessiner. D'où l'importance pour moi des rencontres pastorales, de la vie liturgique où le beau a toute sa place, et de la formation biblique des paroissiens.

Une rencontre m'a confirmé dans mon désir d'être prêtre-recommençant, c'est une rencontre furtive avec Frère Roger de Taizé. Très vieilli, inaudible, il nous proposa après une courte conférence de nous imposer les mains en signe de communion. J'ai embrassé les mains de cet homme qui avait incarné une si grande espérance pour les chrétiens de ma génération. Une grande émotion m'envahit, me rappelant l'émotion de mon ordination.

Il y a bien des années de cela, j'ai pu rencontrer Mr. Basseville, p.s.s. à Paris, ancien supérieur du séminaire de Francheville. Je lui demandai s'il avait bien fait de m'appeler au ministère sacerdotal. Il m'avait répondu que cela n'appartenait ni à lui, ni à moi d'en décider. Aujourd'hui, je comprends ce qu'il m'a dit. Je voudrais aussi souligner combien le fait de me recycler à la Catho en suivant des cours d'exégèse biblique, tout en poursuivant mon travail manuel, m'a permis de retrouver mes 20 ans. La jeunesse de la découverte, du savoir, de la spiritualité m'a été donnée.

C'est un prêtre que je n'avais pas revu depuis trente ans qui me proposa de reprendre du « service ». Le dimanche 5 mars 2001, je me retrouvais dans une église pour célébrer la messe et prêcher. Je tremblais comme une feuille, mais j'étais heureux. Oui, les autorités ecclésiastiques ont leurs défauts, mais je les trouve plus humaines que bien des patrons dans la société civile.

L'humour de Dieu est bien réel. Dieu m'a fait passer par des chemins peu communs. J'avais la nuque raide ! Mais « à Lui, haute gloire, louange éternelle ! ».

Bernard TOLON